

LA FRANCE notre unique Espoir

En une de ces longues phrases particulières à son style, Napoléon, prisonnier d'Hudson Lowe, définissait ainsi certaines des conditions nécessaires à l'établissement du pouvoir d'un seul :

« Lorsqu'une déplorable faiblesse et une versatilité sans fin se manifestent dans les conseils du pouvoir ; lorsque, cédant tour à tour à l'influence des partis contraires, et vivant au jour le jour, sans plan fixe, sans marche assurée, il a donné la mesure de son insuffisance et que les citoyens les plus modérés sont forcés de convenir que l'Etat n'est plus gouverné ; lorsqu'enfin à sa nullité au dedans l'administration joint le tort le plus grave qu'elle puisse avoir aux yeux d'un peuple fier, je veux dire l'aveillement au dehors, alors une inquiétude vague se répand dans la société ; le besoin de sa conservation l'agite, et promenant sur elle-même ses regards, elle semble chercher un homme qui puisse la sauver. »

Cette déplorable faiblesse, cette versatilité sans fin, cette soumission successive à l'influence des partis contraires ; en bref cette politique à la petite semaine, conséquence naturelle du jeu — et qui plus est du jeu faussé — des institutions républicaines, nous ont, par les chemins que l'on sait, conduits à la guerre d'abord, à la défaite ensuite, à la misère enfin où nous nous débattons.

S'il ne devrait pas être nécessaire de le rappeler même aux Français à la mémoire courte, il est toutefois indispensable de ne l'oublier jamais, ne serait-ce qu'afin de nous inciter mieux, nous Français, à nous unir chaque jour davantage dans la réalité française ; à nous agripper de toutes nos forces aux racines mêmes de notre pays plutôt qu'à des idéologies vulnérables aux moindres souffles de l'esprit.

Les maux que nous souffrons — maux de toute nature — avons-nous lieu de nous en plaindre ? La pilule est amère, disent les bonnes gens, mais il faut l'avaler quand même. De faire la grimace ne nous guérira pas ; tandis qu'accepter vaillamment la médecine qui nous est offerte nous préservera sans doute d'un mal dont les nations peuvent mourir comme les hommes.

Les morts, ceux que j'ai vus là-haut, leur visage couleur de ponce tourné vers le ciel impassible et qui, les yeux ouverts, semblaient pourtant dans les talus, dormir de ce sommeil terrible qui nous gagnait, qui abattait notre colère comme la pluie abat le vent et que nous ne pouvions plus vaincre qu'en nous blessant ou bien en nous mordant les poings ; ces morts, jeunes ou vieux, civils ou militaires, ont laissé des parents, des amis qui les pleurent et possèdent le droit d'exiger en leur nom que les haines s'apaisent et que la France vive. De même ils ont des droits tous ceux qui ont souffert dans leur chair, les « gueules cassées », les aveugles, ceux qui n'ont plus de bras ou plus de jambes et parfois ni jambes ni bras. Ils ont des droits encore les hommes des Oflag, des Stalags et des Kommandos qui soupirent après le foyer familial, le village perdu, et attendent l'heure émouvante du retour.

Les maux nécessaires qu'il nous faut subir, quels Français refuseraient d'y avoir part ? Qui donc déserterait aujourd'hui le chantier ? Et qui, dans les maigres réserves de la vieille maison française oserait voler un morceau de pain quand chacun sait que ce morceau peut manquer au repas commun.

Les réfugiés sans argent, les sans travail, les malades que les restrictions alimentaires ne permettent plus toujours de soigner comme il conviendrait ; les Français d'outre-mer et les indigènes tombés ensemble, glorieusement, sous les coups de l'Angleterre ou

par Charles NOUAÏLLE

sous les balles de Français égarés, ceux de Djibouti affamés par un blocus sans excuse, nous dictent notre devoir essentiel : maintenir la France de toujours, envers et contre tous, à n'importe quel prix et par tous les moyens.

L'homme que le pays cherchait pour le sauver est venu. Il a préservé du naufrage tout ce qui pouvait l'être encore, et depuis qu'il est à la barre, il a traversé les écueils nombreux, gardé le principal partout, jusque dans l'Empire lointain.

Il dépend de chacun de nous que ce sauvetage n'ait pas été vain. En se divisant contre elle-même à l'instigation de forces obscures, la France, notre patrie et le point de rencontre des meilleurs esprits dans le monde s'exposerait inévitablement à périr. Plus tard peut-être l'Europe stupéfaite s'apercevrait-elle avec effroi de ce qu'elle aurait perdu. Mais alors il serait trop tard.

Les auxiliaires mal-conscients des malfaiteurs attachés à la perte de ce pays, ces « gens très malins » auxquels Henri Béraud s'adressait récemment et qui « veulent retrouver grâce à la peau des autres leur bonne petite existence de je m'en foutistes, agrémentée de cinéma, de guide Michelin, de menus adulterés, de réunions publiques, de fraudes fiscales, de coups de triques au commissaire et de pichenettes sur le nez du gouvernendu », se sont-ils jamais rendu compte que la bonne vie dont le mirage les poursuit partout, même parmi les ruines, est justement ensevelie sous les décombres que leur conscience trop flâpée leur conseille de ne point voir.

Qu'ils comprennent donc, ceux-là et les autres, les timides, les réticents, qu'à jouer « leur carte à eux » sur le tapis changeant du monde, c'est en réalité la France dont ils font l'enjeu du hasard.

Si tant est que sous une autre forme, la « bonne vie » revienne un jour, que la disette fasse place à l'abondance, la sécurité à l'inquiétude, que les arts refléussent, que l'avenir soit clair et que se confrontent à nouveau — mais dans les conseils du pouvoir et non, comme autrefois sur la place publique — les opinions contradictoires d'un peuple fier de sa culture et de son rang ; encore aura-t-il fallu pour cela que ce peuple ait su garder l'héritage de son passé riche de gloire et de vertus.

Il doit venir, il faut qu'il vienne le temps d'entendre résonner le rire de nos jeunes gens. Mais ce ne saurait être que dans une France paisible et forte, pensée de ses blessures et lavée de ses plaies ; quand nos prisonniers seront de retour et que les « gens très malins » ou bien autrement moralement fondu dans une absence épaissie ou bien rejoint les autres, les moins malins qui se contentent de servir, avec tout leur cœur, de toutes leurs forces, la France, notre unique espoir.

Ch. NOUAÏLLE.

Glanes

En général, les animaux ne tuent que pour se défendre ou se nourrir ; mais l'homme a tout perfectionné.

Il y a dans tous les partis des gens honnêtes et désintéressés. Il en est parfois, hors des partis, qui s'efforcent de penser, de juger par eux-mêmes. Ceux-là recollent l'unanimité dans l'injure.

On dit : « C'est tendancieux », d'un écrit ou d'une opinion dont les tendances sont opposées aux vôtres.

Diversité dans l'unité : belle formule.

Cécile PÉRIE.

La notion de Frontières

par ANDRÉ DE LA FAR

Nous savons très bien aujourd'hui ce que c'est qu'une frontière. Une ligne idéale, qui suit une crête de montagne ou le thalweg d'un cours d'eau et qui sépare deux Etats souverains. Cette ligne n'est pas toujours aussi parfaitement tracée et il arrive souvent qu'au lieu de se situer au milieu d'un large fleuve ou à l'extrémité supérieure de quelque pic rocheux, cette ligne idéale se serpente à travers champs, à travers bois, voire même au beau milieu d'un village. Chacun connaît cette auberge aux confins franco-suisses, construite à cheval sur la frontière, et où la porte qui fait communiquer cuisine et salle à manger permet aussi de passer de France en Helvétie ou réciproquement.

Toujours est-il que les frontières sont de nos jours parfaitement délimitées, en Europe tout au moins. Car évidemment dans le Haut Amazone, aux confins du Tibet et de la Mongolie ou dans le désert de Kalahari, on chercherait avec difficulté des bornes ou des poteaux-frontière.

Il y a bien, il est vrai quelques curiosités que l'on montre aux touristes, comme l'enclave espagnole de Llívia, en Catalogne française, près de Bourg-Madame. Il existe, à l'étranger aussi, d'assez nombreux cas d'enclaves analogues. Par exemple : Baer-Le-Duc, petite ville belge en territoire hollandais, ou bien le pays neutre de Moresnet (disparu en 1919) qui avait été oublié en 1815 aux limites de la Prusse et des Pays-Bas, ou enfin l'île d'Ada-Kale, au milieu du Danube, que les Turcs, chassés de la région en 1877, ont conservé dans l'angle des frontières roumaine, serbe et bulgare. Jusqu'en 1912, sauf erreur. Mais tous ces territoires, en général minuscules, véritables curiosités de la géographie politique, à l'exemple des principautés miniatures comme le Liechtenstein, appartiennent toujours, même sous forme d'enfants perdus, à un propriétaire légitime.

Il n'en était pas de même autrefois. Avant 1789 surtout, la notion de frontière était bien différente de celle que nous avons aujourd'hui. On ne savait souvent pas exactement où commençait et où finissait le territoire de tel ou tel Etat. Comme le disait un jour un éminent historien : « Alors une frontière n'était pas une ligne, mais une zone ». On cite fréquemment le cas de Jeanne d'Arc qui se sentait parfaitement française, quoique la région où elle fut née ne l'était pas exactement.

Il arrivait que le même pays frontalier ait deux souverains. Que l'on se rappelle l'édit de 1770 qui faisait la distinction entre le Royaume et les provinces appartenant au roi à des titres particuliers. Ainsi la région de Metz, dans le bassin de la Sarre, appartenait à la fois au roi de France et à l'électeur de Trèves.

Les exemples sont innombrables, tout

le long des limites qu'avait notre pays en 1789. C'est la principauté de Bouillon qui, nous l'affirmer-t-on, est indépendante. Mais elle est sous la protection du roi de France qui y tient garnison. Or, à la même porte du château, nous apprend le Répertoire universel de Guyot, le duc de Bouillon entretient, lui aussi, un corps de garde de ses troupes.

Puis, c'est le comté de Montbéliard, qui, bien que français, ne fut pas chargé d'envoyer des délégués aux Etats-Généraux, pas plus d'ailleurs que la République de Mulhouse, alliée aux cantons suisses. Le plus curieux est que les limites de ces enclaves variaient suivant les cartes des auteurs qu'on peut consulter, même contemporaines.

Descendons encore. Tout automobiliste qui se respecte a parcouru la magnifique route du col de la Faucille. Eh ! bien, entre le col et le village de La Cure, la route Nationale n° 5 parcourt une petite vallée sauvage et pittoresque. Elle s'appelle la Vallée des Dappes et elle fut contestée pendant des dizaines d'années entre la France et la Suisse. Une carte de la région, dressée en 1773, montre à quel point les deux pays étaient enchevêtrés, jusqu'aux portes même de Genève.

Et le long des Alpes, c'est Pignerol, Château-Dauphin et Saluces, qui appartiennent de temps en temps à la France, quoique situés sur le versant italien de la chaîne ; de même que les Savoie, propriétés de Barcelonnette, débordaient sur le versant méridional du col d'Allos. Terminons par le cas le plus curieux, qui est peut-être celui du Comtat-Venaissin. Voici ce qu'en dit M. Brette dans son « Essai sur les limites de la France en 1789 » :

« Les droits du roi, sur les territoires soumis au Pape à la suite de la cession faite en 1348 par la Comtesse Jeanne de Provence, diffèrent de ceux qui lui appartenaient sur d'autres terres assimilables pour l'ensemble. Le cours du Rhône appartenait entièrement à la France. Orange formait une enclave à l'intérieur du Comtat et entièrement séparé de la France. Des paroisses dauphinoises formaient dans le Comtat de pareilles enclaves. Mais le Comtat possédait des enclaves en Dauphiné. Des paroisses étaient mi-partie ou contestées. »

On le voit, un véritable casse-tête.

La vérité est que tout le monde se désintéressait de ces questions qui nous paraissent capitales aujourd'hui. Aucun géographe d'autrefois n'y attachait la moindre importance.

Viendra-t-il une époque où, dans un continent unifié, ces questions qui nous passionnent ne feront plus que sourire les hommes et amuser les historiens ?

A. André de la FAR.



PUISQUE JE VOUS LE DIS...

Je me souviens de ce trimardeur arrêté pour vagabondage, car il n'avait pas un sou en poche et qui fut vertement admonesté par le commissaire de police pour lui avoir déclaré que sa profession était : « vendeur de buis le jour des Rameaux » !

Cependant, il put prouver qu'il était tout au long de l'année « ramasseur de mégots » et fut remis en liberté, ce travail étant reconnu licite, s'il particulièrement cote.

Dans un prochain avenir, notre homme aurait plus de mal à se tirer d'affaire, car en dehors des bureaux de tabacs, ce ne sont plus les clochards qui récupèrent ou fournissent les suppléments qui échappent à la régie, mais certains grooms, garçons de café ou d'élegants pourvoyeurs du « marché noir », qui vendent cinquante francs un paquet de « Gauloises bleues ».

Le métier de ramasseur de mégots, de revendeur de déchets à bon marché disparaît, tandis que les trafiquants aux fortes exigences pullulent... C'est là une de ces brusques retournements auxquels nous habituons les circonstances actuelles, mais espérons que ceux-là pourront reprendre leur innocente industrie, tandis que ceux-ci disparaîtront définitivement.

L'usage des tickets donne lieu parfois à des scènes amusantes et souvent inattendues. Exemple celle-ci qui se produisit ces jours derniers dans un restaurant de Nice :

Un consommateur jovial et réplet s'assied, s'installe, déroule sa serviette et pose devant lui, à côté de son verre... un pèse-lettre ! Pain et fromage passent sous le fleau. Pour ce qui est du pain, tout va bien. Quant au fromage, le cadran indique 18 gr. et demi. Notre homme exige ses 20 gr., c'est son droit. Satisfaction lui est donnée sur-le-champ.

Inutile d'ajouter que cette petite scène

s'est déroulée dans une atmosphère de franche gaieté...

Humour, quand tu nous tiens...

Que devient Jean Giraudoux ? Diplomate, romancier, essayiste, conférencier et poète dans tous les instants de sa vie, l'illustre bellachon vient d'ajouter une nouvelle corde à sa lyre et travaille à l'adaptation cinématographique de « La Duchesse de Langeais », de Balzac.

D'autres écrivains parmi lesquels Pierre Mac-Orlan et Cécile Bideau p... Mac-Orlan et Blaise Cendrars, se verraient bientôt demander des dialogues et des scénarios.

Le public des salles obscures ne pourra que gagner à cette nouvelle forme d'expression de nos meilleurs écrivains français.

Paul Poiret à qui la Mode doit sa révolution et son évolution, va-t-il quitter la France ?

L'Amérique du Sud dont la clientèle fut une grande passionnée des créations du Maître offrirait à celui-ci des possibilités alléchantes.

Grand Parisien devant l'Éternel, Paul Poiret aime la France, (« son » Paris qu'il veut revoir un jour... Jusqu'à présent il a su résister. Laissera-t-on s'en aller cet homme dont le génie créateur représente toute une époque ?

Paul Poiret, dont la justesse de conception est impressionnante, peut rendre encore de bien grands services à son Art, car ce dernier, s'il peut se transporter, ne se transplante pas.

Il ne faut pas laisser partir ce Grand Parisien.

La ville de Cannes est une ville de luxe et, par définition, riche.

Aucun mendiant ne devrait la déparer. Non pas qu'il faille sévir contre ces déshérités du sort, mais tout au moins venir

Par
Raymond
D'ETIVEAUD

Limoges, comme toutes les villes de province, ne livre ses secrets qu'à celui qui veut bien entrer en intimité avec elle, à la faveur d'un séjour de quelque durée. Et la fraîche campagne qui l'environne ne dévoile ses prestiges qu'aux yeux du flâneur qui la parcourt à loisir, sans préoccupations d'horaires impérieux.

Cette ville est si ombragée par l'édifice qu'elle semble considérer les œuvres de ses artistes comme l'émulation naturelle de son existence même. Elle n'aime pas à « se mettre en valeur » et honnit la publicité.

Mais derrière les murs de ses manufactures et les grilles de ses musées, derrière les façades de torchis de ses maisons, s'abrite une vie spirituelle et plastique intense qui ne s'est jamais démentie, au cours des siècles. C'est de cette activité que nous voudrions esquisser le panorama. Aussi bien chaque cité, chaque province, pourrait-elle constituer un chapitre d'une sorte de « géographie cordiale » de la France, selon l'expression de Georges Duhamel, c'est-à-dire d'une large étude de nos régions françaises considérées dans leurs rapports avec l'âme des habitants et les productions du terroir.

Limoges n'est plus la ville noire que Jacques Chardonne a peinte dans ses « Destinées sentimentales » et que nous avons connue, à l'époque lointaine de notre enfance. Replacée sur elle-même dans une sorte d'isolement farouche, elle dissimulait alors ses trésors d'énergie sous la sombre livrée du dénuement et du travail. Des langues de feu jaillies des fours à porcelaine se tournaient chaque jour vers le ciel crépusculaire, rivalisant avec l'ondoiement de fumée du soleil couchant. Duel sanglant, duel symbolique, entre la peine des hommes et le dieu blessé à mort, couvrant sa retraite d'une dernière volée de flèches vermeilles. Le cheur des raucques sirènes saluait la défaite quotidienne d'Appolon et la délivrance éphémère de Marsyas. Un peuple d'ouvriers en sabots envahissait les rues sombres. Une journée de plus était portée au compte du labeur éternel. Et tous les hommes de notre génération ont rêvé dans les cours herbes de ces vieilles usines, où l'on respirait un air d'abandon et de mélancolie assez enivrant, et où s'élaboraient les chefs d'œuvre qui sont allés porter au loin le reflet de l'habileté et du goût de nos artistes.

LES CAPITALES SPIRITUELLES DES PROVINCES FRANÇAISES LIMOGES

Ce sens de l'art, nos compatriotes n'ont jamais dépourvus. Dans son Histoire de Limoges, l'ouvrage synthétique le plus important qui ait été consacré à la capitale du Limousin, M. Paul Ducourtieux remarque fort justement que, dans aucune partie de la France du Moyen-Age, la vie de l'esprit n'a été plus féconde que dans notre province. M. Louis Guibert, l'éminent historien, exprime un avis analogue. Nous ne ferons que citer, à l'appui de ces opinions autorisées, la grande chronique qui fut entreprise à l'abbaye de Saint-Martial, au XI^e siècle, et continuée jusqu'au XIII^e siècle. Littérature historique, pourvue d'une portée exclusivement locale, ce qui est un gage de sa loyauté et de son exactitude. La même conscience a présidé aux travaux des chroniqueurs, du XV^e au XVIII^e siècle, et l'abbé Legros n'a fait que continuer cette tradition. C'est celle-ci qui a inspiré les œuvres d'écrivains et d'érudits tels que François Alluaud, l'abbé Arbelet, Maurice Ardant, René Fage, l'abbé Lecler, Alfred Leroux, Emile Ruben, l'abbé Texier. Enfin de nos jours elle a trouvé son prolongement naturel dans les remarquables travaux de MM. Joseph Nouaillac, Louis de Nussac, Frank Delage, Henri Hugon, A. Poux, Demartial, Joseph Boulard, Septime Gorceix, Ernest Vincent, Marcel Demerliac, Robert Margerit.

Dans le domaine dramatique, de ce « Mystère des Vierges sages et des Vierges folles », représenté à Limoges au XI^e siècle, jusqu'aux pièces bien connues d'Edmond Gondinet, — quel immense champ à explorer, pour une Académie régionale — Plus près de nous, — en 1906, — Edouard Michaud a fait représenter La Passion, — cinq actes en vers, — au Théâtre de la Porte Saint-Martin. Il nous faut citer aussi les Dialogues sonores d'Edmond Blanc, les pièces radiophoniques de Georges Avril et, surtout, le théâtre de langue limousine qui a pour animateur M^{re} René Farnier, félibre matoral, directeur de l'Ecole du Barichet. Des auditoires enthousiastes ont applaudi son Carnaval en été, comédie limousine toute pétillante d'esprit, écrite dans une langue savoureuse.

Dans le domaine de la poésie, nous ne ferons qu'évoquer le sillon éblouissant tracé par les troubadours limousins : Bernard de Ventadour, que Pétrarque cite avec honneur, Bertrand de Born.

Au XVI^e siècle, nous trouvons Jean Dorat, le maître de Ronssard, et Marc-Antoine Muret. Au XVIII^e siècle, l'abbé Richard, auteur de chansons populaires et, surtout, Jean Foucaud, à qui nous devons de charmantes transpositions poétiques de Fables de La Fontaine.

(Voir suite page 3)

QUEL EST CE BEAU JEUNE HOMME ?



C'est Louis Jourdan, le jeune premier « type » du cinéma français.

Sa création de Premier rendez-vous aux côtés de Danielle Darrieux, vient de lui conférer définitivement le titre de grande vedette.

Celle de Frédéric dans L'Arlésienne qu'il achève de tourner avec Raimu, Gaby Morlay et toute une pléiade d'excellents artistes, confirmera cette consécration.

(S. I. 8528)

A propos d'un Centenaire oublié

PAGANINI

Le 27 mai 1940, la France, comme l'Italie, avaient d'autres soucis que de commémorer le centenaire de la mort de Paganini.

L'anniversaire passa aussi inaperçu à Gênes, où « le violoniste du diable » était né, qu'à Nice, où, au numéro 23 de la rue de la Préfecture, dans la Vieille-Ville, une plaque, oubliée et couverte de poussière signale que Niccolò Paganini y était mort le 27 mai 1840.

Pourquoi le plus grand violoniste de tous les temps, qui était aussi un des artistes les plus fortunés de son siècle, habita-t-il cette maison, qui est aujourd'hui la plus misérable de toute la rue et qui n'a jamais dû être une demeure élégante ? Fut-ce vraiment par avarice, un des défauts principaux, que ses nombreux ennemis reprochèrent au grand Niccolò ?

Une seule boutique, un comptoir de tissus, occupa en 1941 le rez-de-chaussée de la maison. Un papier collé sur ses rideaux de fer baissés informe la clientèle que le magasin est fermé « par manque de marchandises ». Parmi les autres locataires, il y a deux veuves « sans profession », un tailleur et un employé de banque.

Un vieux monsieur descend lentement l'escalier. Je lui demande innoemment s'il sait à quel étage habitait autrefois Paganini.

— Paganini ? Paganini ? répète-t-il perplexe — ce nom ne m'est pas inconnu, mais je ne crois pas qu'il ait jamais habité la maison. Ce doit être un commerçant de la rue Saint-François-de-Paule.

Ma deuxième « victime », un brave facteur, connaît bien la rue Paganini, qui se trouve dans un autre quartier de Nice, mais ne peut, non plus, me donner d'autres renseignements sur « Monsieur Paganini ».

En face du 23, sur le bâtiment de l'actuelle Préfecture des Alpes-Maritimes, une autre plaque indique qu'un des plus grands savants de notre temps, le bienfaiteur des enfants malades, le docteur Calmette, y est né en 1863.

Mais, puisque je veux continuer mon pèlerinage, Paganini, il ne me reste qu'à aller, dans les environs de Nice, chez M. Spitaletti, un hôtelier en retraite dont le nom et l'adresse m'ont été confiés par des amis et qui me donnera non seulement des renseignements mais, encore des souvenirs personnels sur le « violoniste du diable ».

M. Spitaletti aura 90 ans l'hiver prochain. Son grand âge ne l'empêche cependant pas de cultiver lui-même son jardin. Je le trouve justement en train de repiquer ses tomates d'hiver.

« Mon père, a bien connu Paganini et, puisqu'il jouait, lui aussi, du violon, eût même l'honneur d'avoir été « auditionné » par le fameux virtuose. Au cours de leurs nombreuses discussions, Paganini a toujours protesté contre les deux accusations principales de ses ennemis : l'amour excessif de l'argent... et l'athéisme. Il disait souvent à mon père qu'il devait sa richesse, en grande partie, à la bonne gérance de sa fortune.

Son homme d'affaires ne fut-il pas François-de-Paule.

(Voir suite page 4).

EFFE de BARLY.

l'Opinion littéraire



Nostalgie de Paris

par Francis CARCO
de l'Académie Goncourt

Nous avons retrouvé, avec un plaisir toujours nouveau, dans « Nostalgie de Paris », le dernier livre de Francis Carco (Editions

à
Alfred Maubert,
poète toujours
avec tout ma
grand nymphisme

LA BOHÈME
ET
MON CŒUR

de Carco



du Milieu du Monde, Genève), les aspects d'un Paris dont le poète-romancier possède seul le secret de parler, avec une sincérité faite de tendresse, d'amertume et d'humour, se fondant dans le bonheur d'un style, tout en demi-teintes, à l'envoûtement profond.

Pour Francis Carco, Paris est un thème inépuisable, et l'on ne peut résister à l'entraînement et au charme de ses récits et de ses évocations d'époques où, la vie de la Cité offrait, à qui savait en

goûter les mille nuances, tant d'attraits et de poésie.

Pour les touristes profanes qui venaient jadis, au mois d'août, visiter Paris, guide en main, confortablement tassés dans des autocars tonitrueux, pour ceux qui ne connaissaient de la capitale qu'un Montmartre surfait, un Montparnasse où fleurissaient les métèques de tous acabits; pour les amateurs de music-hall à spectacles standardisés, pour les badauds avides d'émotions fortes recherchées dans les boîtes de la rue de Lappe, pour tous ces gens-là, certes, la lecture de « Nostalgie de Paris » risque fort de manquer d'intérêt! Mais, pour tous ceux qui ont senti battre le cœur de la grand-ville, qui en ont passionnément interrogé tous les aspects, qui ont vécu de sa vie si sérieuse et si dure, malgré des apparences si souvent trompeuses de frivolité; pour tous ceux, enfin, qui doivent à Paris un peu du meilleur d'eux-mêmes, puisés dans la richesse de son climat spirituel, la lecture du livre de Francis Carco sera une joie et un délicat régal.

Un tel livre ne s'analyse pas. La poésie qui s'en exhale doit en être plus sentie que comprise; elle enchantera les heures naufragées de tous ceux dont les ferventes pensées ne cessent de monter chaque jour vers la Ville Incomparable, dont le rayonnement, à travers les siècles, n'a jamais cessé d'éclairer le Monde!

Alfred MAUBERT.

Les vrais hommes de CHEZ NOUS

Jean DESTHIEUX

Il y a un livre sur ma table. Il s'intitule « Années Perdues » (1).

Il est signé : Jean Desthieux. Combien connaissent Jean Desthieux ? Un tout petit nombre. On connaît Blum. On connaît Julien Benda. On connaît Maurice Thorez ou Marcel Cachin. On connaît les leuteurs de poing, les saccageurs d'usines, les mutilateurs de l'aviation, les brigands du Front Populaire. On ne connaît pas Jean Desthieux, grand écrivain, grand penseur, vrai homme de chez nous, avec son immense talent que l'on a bafoué et dont on a fait fi. Jean Desthieux a publié après la guerre de 1939 ce livre précieux qui est sur ma table, qui s'intitule « Années Perdues » et que je vais ouvrir devant vous.

Qu'est-ce que ce livre ? Un recueil de pages à leur date, écrites avant la guerre, et de citations des précédents ouvrages de Desthieux, qui se nommaient significativement : « Refaire la Paix », « Refaire une morale », « La Paix n'est pas faite », « Les crânes bourrés ». Tous ces livres annoncent le désastre à venir et dénoncent les causes de faiblesse, proposent des réformes, émettent des idées que, naturellement, on ne suivra qu'après que les défaites auront été consommées. Le 31 janvier 1920, Jean Desthieux, avec sa lucidité implacable et habituelle, écrivait dans « La Renaissance » : « Il faut faire la paix avec l'Allemagne... » et il ajoutait : « Faire une paix complète : associer étroitement les destinées économiques de la France et de l'Allemagne, avec ou sans l'Angleterre ; supprimer toutes les frontières économiques et militaires entre les deux peuples... »

Toutes les lignes, tous les paragraphes de cet irremplaçable livre seraient à citer, à commenter longuement. A commenter ? Même pas. Les phrases se suffisent à elles-mêmes dans leur simplicité, leur grandeur, leur précision et leur logique. Jean Desthieux, vous allez en juger, allie la clarté à un style d'une densité extrême et d'une force peu commune. Tous les problèmes internationaux et intérieurs ont été abordés par cet observateur pénétrant, par cet esprit curieux, inlassable...

Voyez ce qu'il dit de nos rapports avec l'Allemagne (en 1935) :

« Maintenant, il faut faire la paix avec l'Allemagne. Même avec Hitler... Même avec l'Allemagne réarmée. Sur-tout avec cette Allemagne-là. Profitez, Jean Desthieux vivait sous la dentelle du répit que nous ont accordé défunte Troisième République. Jean Desthieux n'était ni franc-maçon, ni Juif, ni Stasskiard, ni communiste.

« J'ai reçu d'Allemagne, d'un écrivain illustre qui s'y trouvait alors, une lettre importante dont je résume l'essentiel ici : « Quelle folie, m'y di-sait-on, de compter sur l'Angleterre au lieu de s'entendre avec cette pros-père Allemagne ! » L'antithèse date de tant de lustres que je ne saurais la ruiner. Mais est-il vraiment indispensable d'opter toujours entre Londres et Berlin ? Ne peut-on s'entendre simultanément avec Berlin pour essayer de préparer la paix avant la guerre, avec Londres pour tenter de rendre la guerre impossible ? Avec Berlin, nous avons passé trop d'années à ne pas nous entendre. Nous n'y parviendrons pas. Les conversations entre politiques, entre anciens combattants, entre intellectuels pourraient préparer l'atmosphère souhaitable. Mais ce serait long. Avec Berlin, mieux vaut ne plus se tromper. Il y a en Europe un homme qui a déjà causé avec Hitler, qui peut encore lui parler. Demandons à cet homme-là de reconstruire l'Europe par l'entente franco-germanique. Cet homme, vous savez son nom. C'est Mussolini. Faisons taire les sentiments d'imbécile orgueil qui voudraient que la France fut la rectrice éternelle du monde. Ce n'est pas par ses élites que la France se fera admirer. Il est acquis par vingt années d'expériences répétées, que ses ministres furent et seront incapables de braver une opinion publique qui (faissandée par une presse à la solde de toutes les légations et de toutes les usines bien financées), n'a jamais inspiré des crimes. Ces lignes, je le répète, furent écrites en 1935.

En juin 1934, M. Jean Desthieux, questionné sur la crise économique, écrivait : « Ne croyez-vous pas que l'actuelle crise économique soit, plus profondément qu'on ne veut le dire, une crise morale et sociale ?... Si tous les citoyens de France qui ont quitté la terre pour devenir employés, fonctionnaires, avocats, commerçants, étaient restés sur leurs biens familiaux, peut-être n'y aurait-il pas de crise, en France ».

Je ne vous ai fait ces quelques citations que pour vous inciter à lire ce livre d'une incontestable valeur. Vous ne demanderez peut-être pourquoi Jean Desthieux est encore si peu connu, pourquoi on ne parlait guère de lui. « S'il avait du génie, me direz-vous, cela se serait su ! » Non, mes amis, Jean Desthieux vivait sous la dentelle du répit que nous ont accordé défunte Troisième République. Jean Desthieux n'était ni franc-maçon, ni Juif, ni Stasskiard, ni communiste.

Je ne vous ai fait ces quelques citations que pour vous inciter à lire ce livre d'une incontestable valeur. Vous ne demanderez peut-être pourquoi Jean Desthieux est encore si peu connu, pourquoi on ne parlait guère de lui. « S'il avait du génie, me direz-vous, cela se serait su ! » Non, mes amis, Jean Desthieux vivait sous la dentelle du répit que nous ont accordé défunte Troisième République. Jean Desthieux n'était ni franc-maçon, ni Juif, ni Stasskiard, ni communiste.

Un précurseur :

HENRI LE NAVIGATEUR

par Armand GUIBERT

commerciale du pays dont il était le premier serviteur.

Sa vie était d'autant plus édifian-te qu'il ne cherchait pas à la rendre telle. Aucun vêtement d'apparat ne le distinguait de ses collaborateurs. Son caravansérail était ouvert aux voyageurs qu'attirait sa science vers cette farouche hôtellerie du bout du monde.

Lorsqu'il cherchait à établir des traités économiques, le prince n'avait pas en vue l'intérêt de sa personne mortelle mais celui d'un pays dont le développement intérieur était arrêté par les montagnes espagnoles, alors que l'Océan était un immense portique sans clôture ? Pour ne pas progresser à l'aveuglette, il s'était assuré le concours de divers informateurs aussi loin que dans l'empire d'Abyssinie. Ils touchaient entre deux périodes à sa résidence du Cap Saint-Vincent, séminaire pluri-tôt que cour princière, et lui trans-mettaient leurs récits par le truchement de ses mathématiciens.

Son esprit critique, indispensable complément de la curiosité, recueillait les renseignements ainsi recueillis. Il se fie aux autres, mais aussi à son étoile, au vent qui soufflait en lui aussi fort que sur la mer.

Et les caravelles partent une à une sous son inspiration, non pas de Sagres, fautive hospitalière, mais du mouillage voisin de Lagos. Elles partent avec des équipages galvanisés par la foi de celui qui reste, qui a mieux à faire que de naviguer, puisqu'il est le cerveau qui conçoit et organise.

Les génies obscurs de l'Océan,

Hôtel Carlton

SUR LA CROISSETTE
Direction : J. MÉRO

son bar
le centre des
élégances et
des initiatives
généreuses de
CANNES

Il était Français, il aimait la France, et rêvait pour elle d'une meilleure destinée. Autour de lui, comme autour de tant d'autres hommes libres, les Juifs, les francs-maçons, les métèques organisèrent la conspiration du silence. Et il est facile, savez-vous, de rester ignoré quand on ne dispose pas de milliards de Rothschild, ni des journaux à la solde des Juifs, des francs-maçons et autres excellents Français.

Aujourd'hui, dans une France qui s'épure, dans une France où tout redevient propre et net, la voix de Jean Desthieux commence à se faire entendre. Demain, elle aura remplacé celle du romancier frelaté, du Juif phraseur, du penseur communiste confortablement installé dans ses pantoufles. Elle sera connue, louangée, célébrée, admirée...

En tête d'« Années Perdues » se trouve cette citation d'Héraclite : « L'infortune est le chemin par lequel les dieux qui régissent l'harmonie universelle reconduisent dans l'ordre les races et les nations qui s'en étaient laissées détourner ».

PERRUCHOT.

(I) Editions Sorlot.

NOS AMIS A L'HONNEUR

Notre collaborateur, Camille Bégue, vient d'être nommé Délégué à la Jeunesse pour le Bas-Languedoc et la Roussillon, avec résidence à Montpellier.

Nous félicitons notre ami du choix dont il vient d'être l'objet par le Gouvernement du Maréchal.

que Camoëns devait un jour chanter, résistent longuement. Douze années consécutives, le cap Bojador est atteint, non dépassé. Enfin, en 1434, l'écuyer de l'Infant, Gil Eannes, doubla la pointe redoutée. Une nouvelle route liquide était frayée. Un long palmarès de gloire s'ouvre alors dont je ne puis citer que quelques noms : Gonçalvès au Rio de Oro, Nuno Tristan au Cap Blanc. Diaz s'engage le premier dans l'embouchure du Sénégal et descend jusqu'au Cap Vert, toujours plus au Sud, toujours en quête de la Route des Epices. Au scepticisme universel a succédé une confiance telle que le Pape signe une bulle, rectifiée plus tard par le traité de Tordesillas, attribuant à la couronne du Portugal les terres qui pourraient être découvertes entre le cap Bojador et les Indes, seulement soupçonnées.

A tous ceux qui rentrent à Lagos, tantôt avec des avaries, tantôt avec des cargaisons d'esclaves et de marchandises, l'Infant réserve un accueil bien fait pour les payer de leurs tribulations. Son teint a bruni. Les veilles l'ont marqué, avec les bourrasques et les embarras. Son visage se détend à la vue des capitaines dont le témoignage vient confirmer ses imaginations les plus folles.

S'il avait eu plus d'éclat, il l'aurait vu diminuer dans les perspectives de l'Histoire. Son effacement même demeure le plus sûr garant de son authentique grandeur. Son physique est d'un homme qui a lutté contre les démons, les vaincus et ne s'inquiète plus des morts abandonnés sur le chemin.

Sans doute aimait-il peu les hommes. Cela ne l'empêchait pas de s'endetter pour prendre à sa charge les veuves de ceux qui périssaient en mer, parce que la charité était dans son esprit, non pas une faveur, mais un devoir social. Il sut être dur dans un pays qui porte à la mollesse, énergique dans son commerce avec un peuple de nonchalants.

De tels hommes ne cherchent pas à se faire aimer, pas davantage admirer. Ils sont au-dessus de l'admiration et de l'amour.

Oiseleur de plein ciel, il dirige l'envol des caravelles vers les îles de l'horizon sur une mer qui plus jamais ne sera ténébreuse.

Armand GUIBERT.

(Méditations sur un timbre-poste).

LES LIVRES

PREMIER DE CORDÉE

par R. FRISON-ROCHE. (Artaud, éditeur.)

Enfin, un vrai livre sur la montagne, et je pourrais dire, étant donné la qualité de l'émotion, la valeur picturale et précise des descriptions, l'intensité de certains dialogues de montagnards pris sur le vif : le vrai livre sur la montagne qui en efface beaucoup d'autres et qui fera école. Frison-Roche, du pays lui-même, adorant la montagne et ceux qui n'hésitent pas à donner leur vie pour la dompter, a su trouver le joint entre l'exactitude, dans la description orographique, sportive, humaine et le don qu'il me faut bien appeler l'offrande au lecteur, tant et si bien que l'œuvre atteint le stade du grand roman, du chant tranquille ne dépendant plus de personne et qui a dépassé la zone néfaste de l'analyse discursive ou de la critique maligne et gênante. Il va son chemin fort et seul. En effet, Frison-Roche traduit la vie au point que les mots s'oublient et que le texte ne se voit plus. Dans ce livre, les passages sont nombreux qui sont lus sous le coup d'une émotion intense. L'ascension du Dru est tellement exacte et totale que l'on se voit soudain avec le client américain devenu fou, le porteur passé chef, puisque le chef vient de se faire foudroyer sur un rebord d'encheînement dans la haute paroi. La montagne est, comme la vie, vaincue par le prudent et le fort, mais

impitoyable à l'erreur.

Seulement ces montagnards ne font pas qu'escalader ; ils sont le vivant exemple de ce que la solidarité humaine dans une équipe aux prises avec un maximum de difficultés à l'instant et au m2, peut faire. Maintenez la France, derrière son chef, n'escalade-t-elle pas aussi une montagne ? Frison-Roche donnerait alors au lecteur français la leçon nécessaire qui lui est indispensable d'entêtement tranquille, de souplesse dans l'adaptation silencieuse et d'acharnement heureux et confiant qui mène à la victoire.

Il y a toute une politique dans le passage suivant :

« Pour Boule, la vie consistait à se rendre utile, à faire de son mieux, sans se mettre en avant ; combien de fois choisi comme porteur par un guide, ne passait-il pas en premier la difficulté venue, tout simplement parce qu'il jugeait que c'était sa place, qu'il était plus fort que son compagnon et que, dans ces conditions, il ne devait pas laisser l'autre s'exposer inutilement. Il aurait pu être guide, il n'y tenait pas. Il préférait servir, sachant beaucoup plus obéir que commander. Il resterait éternellement porteur ».

De tels passages méritent de « servir » dans une anthologie.

Léon-Marie BREST.

EDMOND PILON

Pas à pas, il a cherché les traces des ombres qu'il voulait ressusciter...

par Cécile PÉRIN

Quand, tout jeune, Edmond Pilon débuta, ce fut en modulant d'exquises poèmes, frais comme l'aube ou le crépuscule, gracieux et tendres : Poèmes de mes Soirs et cette Maison d'Exil dont l'inspiration et les rythmes musicaux l'apparentèrent aux poètes symbolistes, ses amis, Henri de Régnier et Stuart Merrill, entre autres.

Il est donc né sous des feuillages légers, frémissants, dans les hostes-quets de la poésie ; aussi dans toute son œuvre il semble toujours que glisse le souffle d'une fée. N'a-t-il pas reçu de cette marraine des dons magiques ?

« Il s'en vient doucement, sans bonnet ni baguette, A travers les jardins. Prenez garde, pourtant, ombres que ses yeux vous guettent, C'est un magicien... »

à écrit, en songeant à lui, un poète. Lui-même a fort bien défini dans l'avant-propos du dernier recueil de Portraits : Dames et gentilshommes, Poètes et galants du XVII^e siècle, ce vient d'éditer le Mercure de France, ce qu'il doit à la Poésie :

« Un certain tour de lyrisme, une échappée du côté de l'illusion, du rêve, voilà bien pour atténuer ce que le trait de chacun de ces visages peut comporter de trop précis ou de trop appuyé, ce que nous avons entendu apporter aux figures de ce présent livre. Que seraient celles-ci, en effet, glacées par la mort, si la poésie n'opérait pas le miracle, si elle n'aidait pas à dénouer les bandelettes, à faire battre et de nouveau circuler le sang dans les veines ? »

Voilà le secret de cet art, déjà pratiqué par St-Beuve, et qui, de textes savamment compulsés, de documents inertes, fait jaillir l'éternelle, rend à la cendre froide grâce, chaleur et couleur, en y faisant rouger doucement la braise ou flamber les flammes des plus véhémentes passions.

Nul, plus qu'Edmond Pilon, ne se pencha avec amour sur l'abîme du passé où sont ensevelis tant de beaux visages. D'où ces : Portraits tendres et pathétiques, ces Muses et Bourgeoises de Jadis, ces Vies singulières, ces Amours mortes, belles Amours, et tant de figures littéraires, de portraits français, de récits puisés dans le buisson des lettres, parmi lesquels brille d'un particulier éclat Mlle de la Maisonfort, seul roman qu'écrivit jusqu'ici Edmond Pilon.

Voyez apparaître cette charmante enfant dans les jardins de St Cyr, parmi les charmes régulièrement taillées et bordées de buis « courant et bondissant comme une chevrete ». Elle apprend qu'elle va jouer Esther devant le Roi. « Il fallait voir son joli visage se mêler les couleurs du plaisir et de la honte, ses yeux briller de larmes ou se voiler de crainte, sa main mignonne se crispant sur le jupon de serge ou se nouer au ruban feuille morte qui serrait sa taille... »

Ce qui se déploie dans ce roman avec plus d'ampleur encore que dans les essais, ce qu'on a déjà tant admiré dans le Dernier Jour de Watteau, le Voyage de La Fontaine, Madame Greuze, Madame de Brézé, Daniel de Foë, Mrs Cook, qui sont parmi les plus parfaites réussites d'Edmond Pilon, c'est le talent si original, si prenant, si puissamment évocateur, avec lequel cet écrivain recrée non seulement un visage, mais une atmosphère. Le personnage principal n'est, comme dans la vie qu'un petit point central sur lequel se concentre, accidentellement, un peu plus de lumière, et autour duquel tout se noue et se dénoue. Mais la grande aventure, c'est la vie d'une époque, avec ses airs légers ou graves, ses charmes, ses courbettes, ses danses, ses mœurs, ses incessantes intrigues dont l'issue peut être comique ou tragique. Tantôt, c'est la sévère ordonnance du XVII^e siècle, décor approprié aux grandes figures qui s'y meuvent ; tantôt c'est la grâce et la fantaisie voluptueuses du XVIII^e, d'où jailliront les sanglantes visions de « Dansons la Carmagnole ».

Toujours, autour de chaque personnage, auquel un habile trait de pinceau, une touche de couleur heureuse, donne sa valeur exacte, flotte, comme une auréole, l'air de la contrée dans laquelle il vécut. Comme dans un portrait de primitif on aperçoit par un volet, par une porte entrouverte, le paysage.

C'est qu'Edmond Pilon n'a pas seulement vécu dans le recueillement des bibliothèques et dans les rues de son cher Paris. Pas à pas, il a recherché les traces des ombres qu'il voulait ressusciter, le long des routes, dans les campagnes les plus lointaines, dans les maisons, dans les villes qu'elles hanteraient. Et comme cet animateur du passé est aussi un amoureux de la nature, celle-ci ajoute à toute évocation sa grâce émouvante, sa vie impérissable.

Toute une importante partie de l'œuvre d'Edmond Pilon est d'ailleurs consacrée à des récits de voyages où, cette fois, le personnage principal est le paysage. De cette excellente veine sont nés, entre autres : Sentis et Chantilly, Versailles, Fontainebleau, Bruges, Dans les Jardins et dans les Villes, Les jolies Villes de l'île de France, des essais, comme une belle étude sur La Fontaine et un pieux essai sur Alain Fournier.

Dans l'œuvre si riche d'Edmond Pilon, il faut faire une place très importante à la critique d'art.

Les peintres du XVIII^e notamment n'ont pas eu de plus fervent admirateur. La lecture des Scènes des Artistes du XVII^e siècle, de Greuze, de Chardin, de Watteau, est un enchantement. Et voici une Vie de Famille du XVIII^e siècle, préfacée par G. Lenôtre, qui vient de rééditer Albin Michel et qui connaîtra, comme la précédente édition, un vif succès.

C'est un autre aspect du XVIII^e siècle, très véridique également, qui est étudiée dans ce livre remarquable. Là, point d'Embarquement pour Cythère, de Cruche Cassée, mais l'Amour Paternel, la Bénédiction du Lit nuptial, les Adieux de la Nourrice, le Jeune Dessinateur, la Leçon de Lecture, belles reproductions ajoutant au texte qui les encadre ces « preuves » évidentes, dont parle G. Lenôtre dans son intéressante préface, et que rassemble Edmond Pilon.

Ce livre reparait à son heure et nous donne une représentation de ce qu'était la vie de famille en un temps même décrié. Cet amour de la famille qui glisse à travers les siècles comme une chaîne que rien n'a pu briser, cette poésie du foyer, ont des traits bien français. C'est en eux que la race doit puiser une nouvelle vigueur, retrouvant les sources éternelles.

Nul étranger, admis dans l'intimité d'une famille française qui ne se montre surpris de tout ce qu'il découvre de vertus modestes, mais fortes, de sensibilité, de patience, de sagesse, de tendresse et de dévouement. Ce livre d'Edmond Pilon est comme une lampe dont la douce lumière se répand sur cette précieuse intimité trop rarement dévoilée.

C'est que les Français étale plus volontiers ses vices que ses vertus, même quand celles-ci sont des plus aimables, comme celles auxquelles cette Vie de Famille, récent fleuron d'une œuvre si nombreuse, si variée nous fait participer.

On ne peut dire cependant que ce soit son couronnement. Edmond Pilon à qui l'Académie Française décerna l'an dernier son Grand Prix de Littérature, est un travailleur infatigable, un de ces purs amoureux d'art, de nature, de beauté, un de ces chercheurs qui trouvent sans cesse de quoi nous étonner et nous émerveiller. Et ne vous avoions-hous pas, dès l'abord, avisés qu'il ne s'agit pas seulement d'un grand écrivain, mais d'un magicien ?

Cécile PÉRIN.

« Notre maison nouvelle où nous avons l'espoir de vivre dans le bonheur et dans la paix se reconstruit pierre à pierre... »
Maréchal PÉTAIN.

Retour de captivité

Notre confrère Simon Arbellot, journaliste et écrivain de talent, rentrerait prochainement de captivité. Dès son retour il ferait, dit-on, paraître un ouvrage qui, sous une fiction romanesque, renferme de nombreux souvenirs politiques.

LE THÉÂTRE LIMOUSIN

par G. E. CLANCIER

Le Théâtre des Quatre-Saisons Provinciales, sous la direction de Maurice Jacquemont vient de parcourir notre province. *George Dandin*, comédie-ballet de Molière montée à la perfection a valu à cette troupe un vif succès. Notre propos n'est pas de donner ici un compte-rendu de ce spectacle remarquable mais d'en tirer quelques suggestions sur la situation faite au théâtre dans notre province.

Une fois encore la preuve est faite que le vrai théâtre peut et doit trouver un public provincial. Ce que Dullin, Copeau, les Pitoëff, Jouvet ont fait à Paris doit et peut être poursuivi dans la France entière.

Pendant cette même période où, grâce à ces artistes et à ces esprits éminents, le théâtre conquiert, à Paris, un éclat que depuis plus d'un siècle il avait perdu, nous n'avons connu en Limousin — et d'ailleurs dans toutes les provinces — que des tournées presque toujours banales. On laissait s'installer le public dans cette croyance que le théâtre est un divertissement à vertu digestive (sur ce plan, le cinéma, exception faite de quelques très belles œuvres, le surclassait de beaucoup). Contre cette médiocrité quelques personnes, quelques groupes luttèrent heureusement : au poste de Radio-Limoges M. Jean Dorsannes, directeur théâtral, nous donnait, interprétées par une troupe homogène, des œuvres d'Aristophane, Ben Johnson, Ibsen, Henri Ghéon, Giraudoux, Villard ; d'autre part, l'Association des Anciennes Elèves du Lycée de Jeunes Filles organisait des représentations de qualité : « Dix Filles dans un Pré », de Jean-Richard-Bloch, « Le Songe d'une Nuit d'Été », « Intermezzo » de Jean Giraudoux. Ces manifestations intéressantes ne parvenaient point cependant à créer un durable mouvement dramatique.

Or, il est certain que, depuis un an, un effort de décentralisation est sensible dont bénéficie dans notre province, l'activité théâtrale. Préciser les causes de cette « naissance » est difficile, néanmoins il semble que la tragique rupture imposée entre Paris et de nombreuses provinces ait suscité, en ces dernières, une prise de conscience des caractères régionaux, donc de richesses humaines, trop longtemps abandonnées.

Nous avons assisté à une découverte du Limousin par les réfugiés, découverte parfois superficielle et fiévreuse, mais qui a secoué la somnolence provinciale et qui ne pouvait trouver meilleur moyen d'expression que le théâtre. Aussi avons-nous eu, à la saison écoulée, des spectacles qui témoignèrent d'une volonté nouvelle, faisant appel à des auteurs, des met-

teurs en scène, des acteurs, des peintres limousins. C'est ainsi que le groupe « Les Tréteaux » a donné plusieurs représentations répondant à ces exigences, que l'O.L.T. a monté une curieuse pièce, « Prix Nobel », d'un professeur du Lycée Gay-Lussac, M. Joliet, que des jeunes enfin ont joué en privé, avec beaucoup de verve, l'Ubu Roi de Jarry.

Parallèlement à ces réalisations limogeoises, il faut noter l'œuvre de décentralisation entreprise par Jeune France. Grâce à cette association placée sous l'égide du Secrétariat général à la Jeunesse, d'excellentes troupes ont mis au service du public provincial des qualités qui, jusqu'alors, semblaient réservées à Paris : perfection de l'interprétation, de la mise en scène, des décors. C'est ainsi que nous avons pu assister à la très belle représentation de « L'Étoile de Séville » d'Albert Ollivier d'après Lope de Vega, par le Théâtre des Quatre-Saisons Provinciales et, par la même troupe, le *Georges Dandin* de Molière. C'est encore Maurice Jacquemont qui a organisé la veillée de Jeanne d'Arc sur la place de l'Ancienne Préfecture et, c'est à Jeune France que nous devons « La Chanson de Roland » par les Comédiens Moutetard, l'Avare si justement interprété par Silvain Itkine, enfin, l'étonnante « Jeanne au bûcher », de Claudel.

D'autres tournées indépendantes nous ont donné également des spectacles de qualité et surtout nous ont amené d'excellents artistes, notamment : Marguerite Moreno, Françoise Rosay, Valentine Tessier, Pierre Blanchard.

Nous souhaitons donc pour cette nouvelle saison, que Limoges-National, puissant moyen d'éducation dramatique, puisse nous donner quelques émissions, qu'à nouveau les meilleurs de nos groupes nationaux se manifestent, que viennent à nous de bonnes troupes passagères, que se forment enfin de jeunes acteurs convaincus de cette idée : que le théâtre n'est ni routine, ni improvisation, et que son exercice peut donner l'harmonieux développement du caractère, de l'intelligence, du goût tant dans une salle que sur les tréteaux.

PETITES ANNONCES

DECORATEUR sur porcelaine recherche ouvrage reproductions en couleurs compositions Pillement. Ecrire N° 8, L'Opinion qui transmettra.

PARTICULIER achèterait occasion tapis lainier genre Orient, dimens. approximatives 3x4. Faire offres par écrit, L'Opinion, N° 9, qui transmettra.

SUIS acheteur porcelaines et faïences très anciennes, même si mauvais état ou morceaux. Ecrire B. R. à L'Opinion, qui transmettra.

L'UNIVERSITÉ DE LIMOGES

En 1810, lorsque Napoléon créa l'Université de France, le pays fut divisé en autant de circonscriptions universitaires qu'il existait de ressorts de Cours d'appel. Limoges, siège d'une cour qui appelait de trois départements : la Haute-Vienne, la Creuse et la Corrèze, devint le centre d'une de ces divisions universitaires dites Académies.

L'Académie de Limoges n'eut qu'une seule Faculté : de Lettres. Celle-ci délivra quelques diplômes de licence et de doctorat. Mais la région de Limoges était alors loin d'avoir acquis le développement et la population qu'elle connaît aujourd'hui. Les lettres constituaient d'ailleurs une sorte d'enseignement de luxe. Les études pratiques étaient

bien plutôt celles du Droit et, à un degré moindre à cette époque, celles de la Médecine. La Faculté des Lettres de Limoges réunissait si peu d'étudiants qu'elle fut fermée, dit Paul Ducourtieux, au bout de quatre ans.

La seconde Restauration maintint le régime institué par l'Empire en matière d'enseignement. L'Académie de Limoges subsista donc sous Charles V et Louis-Philippe, l'unique faculté demeurant fort peu courue, la plupart des étudiants préférant la Médecine ou le Droit au commerce, peu rémunérateur, des Belles-Lettres, allaient, les futurs médecins à Montpellier, les apprentis légistes à Poitiers. La Faculté de Limoges existait sans pratiquement fonctionner.

L'arrêté du 17 Septembre 1848 par lequel la seconde République supprimait plusieurs Académies dont celle de Limoges, consacrait simplement un état de fait. Cette décision rattachait à l'Académie de Poitiers le département de la Haute-Vienne, à celle de Clermont ceux de la Creuse et de la Corrèze.

Les temps ont changé. Aujourd'hui un nombre important d'étudiants fréquente les institutions d'enseignement supérieur qui sont devenues nécessaires.

L'Ecole de Droit et de Notariat, l'Ecole de Médecine donnent aux étudiants de Limoges et des environs des leçons qu'ils n'ont plus besoin d'aller chercher au loin. Mais, par un curieux retour des choses d'ici-bas, les Belles-Lettres qui, jadis, étaient seules venues représenter à Limoges, nous abandonnent.

Les Muses se vengent-elles ainsi du froid accueil que leur firent en 1810 les Limousins ?...

R. MARGERIT.

Un Jour à LIMOGES

100.000 habitants

par J.-M.-A. PAROUTAUD

Au loin, sur ma droite, les puissants phares de la gare des marchandises dessinent dans l'aube incandescente une figure géométrique qu'on croirait faite pour communiquer avec les habitants d'une autre planète. Devant moi, une chenille lumineuse monte à l'assaut de la pente qui porte le Faubourg de Paris, elle broute les ifs du cimetière, cierge sombre sur le ciel maintenant plus clair. Des points lumineux piquent l'étendue où se dessinent les arêtes brillantes des toits qui commencent à émerger des cours et des jardins noyés d'ombre.

Sous chaque lumière, une vie palpitante s'éveille. Réveil hâtif du voyageur pressé qui devine, lancé dans le noir de la campagne, le train qu'il doit prendre pour lequel l'approche de la gare se concrétise par des signaux plus rapprochés et des avertisseurs pour lesquels il tressaute et bute pour aller rebondir plus loin sur des voies ignorées. Réveils mollement habitués des travailleurs matinaux dont les gestes ouatés et maladroits, englués dans le chaud sommeil tout proche, s'efforcent de laisser en dehors de leur vie la maisonnée endormie.

Le ciel devant moi s'éclaircit déjà. Au loin, je commence à sentir la campagne avec les taches sombres des bois, et les trous plus clairs des cultures ; cette campagne qu'on découvre le jour de tous les coins de la ville, non pas envahissante, obstruant tout un pan de ciel comme la montagne fait dans certaines villes, mais au contraire douce et accueillante, s'offrant comme une invitation loin des poussières, ou même poussant le long d'un faubourg sa langue verte comme pour se mettre à la portée des malades et des enfants qui ne peuvent aller jusqu'à elle.

A présent, les toits et les maisons s'individualisent : longues murailles aveugles d'une usine dont les terrasses noires se hérissent de maigres tuyaux de tôle, blocs cubiques d'une cité ouvrière également ajourés de fenêtres sans papiers. L'église Saint-Joseph amputée de son clocher s'élève au-dessus d'une aire de maisons basses à l'extrémité de ses arcs-boutants. Le premier rayon du soleil fulgure au travers de la boule ajourée avec laquelle le clocher de Saint-Michel joue au bilboquet.

La lumière effleure les toitures où frappée de biais l'ardoise miroite. Une longue dépression qui traverse la ville entre les deux crêtes du faubourg de Paris et de la Mauvendièrre s'emplirait de la ville. On croirait qu'un fleuve passe là où ne sont que des maisons pressées les unes contre les autres. La vallée de la Vienne d'où elle provient est loin sur la droite, hors de vue, cependant, la dévotion, à une certaine opacité de l'air sur laquelle le soleil émus se sa jume force.

D'où je me tiens maintenant, je découvre la partie ouest de la ville de beaucoup la moins étendue, qui a poussé là, sur un plateau en pente légère un tentacule allongé, taché de verdure comme si la ville s'était, là seulement, abattue sur la campagne qui transparaîtrait sur place. Le dôme vert-de-grisé du Sacré-Cœur refléchit en rosace brillante les rayons rasants du soleil. Dans l'air immobile, un tronc de fumée monte dans le ciel au-dessus d'un four à porcelaine, puis s'arrondit en un pin parasol qui peu à peu se dissout dans la lumière.

Au même instant, le premier tram passe, traînant avec lui son habituel bruit de ferraille qui de proche en proche va jeter jusqu'aux lointains faubourgs l'annonce du réveil de la cité. Je devine les voitures vertes et jaunes cahotant sur leurs voies inégales à la fantaisie des pavés. Toutes ensemble elles s'éloignent du centre où déjà les petits cafés voient se lever sur leurs salles vides aux chaises renversées les rideaux de fer grondants ; elles tanguent vers les dernières maisons qui pousse la ville dans la campagne, le long des larges routes qui portent à leur extrémité : Paris, Lyon, Bordeaux, Toulouse ; bientôt, elles refluent vers le centre, enchevêtrant leurs cours et rétablissant ainsi pour un nouveau jour le système circulaire élémentaire de ma ville autour duquel va s'agglomérer ou s'étirer suivant les heures la marée humaine refluant des maisons vidées.

La pulsation régulière de la vie commencent au ralenti s'accroître progressivement pour atteindre le rythme régulier de la matinée.

Sans hâte, des passants se dirigent vers le travail, plongés dans la lecture du journal qui laisse un sillage fleurant l'encre fraîche.

C'est l'heure de la première cigarette qu'on allume dans l'encoignure d'une porte et dont on laisse filer doucement entre les lèvres presque closes la fumée chaude.

Des contrevents claquent aux façades, poussés par des gens en habits vêtus de nuit, les yeux encore lourds de sommeil ; cependant qu'au loin, du côté des casernes, une musique militaire répète inlassablement la même phrase musicale où ronflent les tambours et sonnent aigrement les trompettes.

La Poste Centrale bourdonne, comme si chaque lettre qui s'y trouve se lisait elle-même à haute voix. Une porte obscure et basse vomit sur la chaussée l'armée des facteurs ; ils se dispersent vite comme un vol d'oiseaux. Avec une serene philosophie, ils s'en vont porter le bien ou le mal.

Paysans de la ville en gros sabots parmi la délicatesse des gazons et des fleurs au travers desquels ils savent marcher sans blesser les plus petites pousses, les jardiniers municipaux sont au travail : ratisant des allées faites pour eux seuls ou déchaînant avant que le soleil ne les ait atteints, sur les verdures tendres des parterres, une pluie artificielle venue de leurs lances indolentes.

La vie reflue des extrémités vers le centre. L'heure est proche où celui-ci va

lever comme une pâte bien travaillée. De doubles cordons humains courent le long des rues commerçantes, puis se mêlent, se nouent et se dénouent dans les divers marchés vers lesquels ils convergent. Sur ces places, la foule n'existe plus qu'à l'état de remous, et son âme collective se concrétise, en un ample murmure, vaste symphonie où l'oreille doit faire effort pour suivre les diverses parties. En même temps sur la ville commence le règne des odeurs. Pompées par le soleil hors des légumes et des fruits, elles envahissent les marchés, complexes et piquantes ; haletées au ras du sol par les cuisines des hôtels, elles noient la chaussée sous leurs nappes fades ; débordant des cours des casernes elles poussent vers le civil qui passe, une pointe à laquelle bientôt s'accrochent maints souvenirs.

Midi, les horloges, les sirènes, les cloches, les sonneries annoncent la nouvelle.

Heures creuses où quelque clochard traîne dans les rues désertes ses souliers éculés, plus mélancolique encore à la pensée que d'autres pendant ce temps mangent, et où l'ombre des poteaux si-

Aux écrivains et journalistes qui ont participé à la rédaction de ce numéro, d'autres, chaque jour, viennent se joindre. Dans le numéro sensationnel qui paraîtra le 1^{er} novembre, nos lecteurs trouveront de nouvelles signatures parmi lesquelles celles de :

Georges DUVEAU
P.-L. GRENIER
Albert PESTOUR
Jean REBIER
et liront avec intérêt l'important article de
Roger TENEZE
sur « Les véritables limites de la province limousine ».

CE QU'ON DONNE
vaut mieux que la
FAÇON de DONNER

Donnez au
SECOURS NATIONAL

Vous voulez parler de la Jeunesse limousine, mais de quelle branche ? Voilà ce que l'on m'a dit à l'annonce de ce projet. C'était en quelques mots instinctifs reconnaître l'ampleur du travail accompli en un an, sur le plan provincial, départemental, local, par la Délég. Régionale à la Jeunesse, que dirige F. Dausset, représentant en Limousin de M. Georges Lamirand, secrétaire général à la Jeunesse.

En effet, citons ainsi que cela nous vient à l'esprit, les Maisons de Jeunes, les mouvements reconnus de Scoutisme, Compagnons de France, J.O.C., J.E.C., J.A.C., les centres d'apprentissage garçons et filles, tels Beaublanc à Limoges, les chantiers de travail, les Postillons du Limousin, etc...

Chaque ordre de réalisation mériterait développement, sinon rubrique détaillée. Or, voici un an, il n'y avait rien... qu'un bureau à la Mairie de Limoges, et dans ce bureau un jeune homme avec un téléphone et un ordre de mission. C'était M. François Dausset qui venait étudier dans la région les problèmes les plus urgents par rapport aux Jeunes. Il est resté... Maintenant il dirige une vaste maison aux nombreux services.

Le point de départ tient en trois remarques révolutionnaires dans cet état d'interrogation douloureuse du lendemain de la défaite : il faut former une jeunesse nouvelle pour éviter un avenir chargé des causes de faiblesse qui ont marqué l'aboutissement d'une époque de la France. Puis cet : la jeunesse est un état qui a des besoins particuliers, il faut la guider et l'aider, penser l'avenir et régler l'immédiat, le déracinement, le chômage des jeunes, Et enfin, suprême originalité : confier à des jeunes la responsabilité de la Jeunesse !

Or, après un an de travail en Limousin, l'activité Jeunesse est intégrée à la vie générale. Chacun rencontre une « chose de Jeunesse » dans la vie courante. Sur le plan de la Province, il y a une vie de la Jeunesse, devantant n'importe quelles autres activités dans le domaine régional.

Le travail a été double : coordonner l'activité des Mouvements de Jeunes ; lutter contre le chômage des Jeunes. Par quels efforts, démarches, idées initiatrices, diplomatiques même, tout cela est impossible à redire, c'est un monde que cette année 1940-1941 vue en rétrospective.

On peut dire que le problème du chô-

Pour tout ce qui concerne
l'édition du LIMOUSIN de
« L'OPINION »

S'adresser à
M. CHARLES NOUAÏLE
33, rue du Petit-Tour - LIMOGES

LIMOGES CAPITALE SPIRITUELLE

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

Joseph Roux, l'illustre rénovateur de la langue limousine, nous mène à Joseph Mazabraud et à Eugène Cholet, auteur du spirituel recueil : *La Gnorla*. Parmi leurs successeurs : les poètes Paul-Louis Grenier et Albert Pastour, qui, l'un et l'autre, ont obtenu le prix Fabien-Artigue, pour la plus grande gloire de notre province, Jean-Baptiste Chèze, prématurément enlevé à notre admiration, Jean Reber, poète et chansonnier, celui qui a peut-être le mieux compris et exprimé l'âme éternelle, toute proche de la nature, de ceux qui sont le sel de notre terre : les paysans (1).

Les romanciers n'ont pas moins nombreux dans notre province. André Thérive, Jean Giraudoux, Albert Cahuet, Marc Chadourne, les frères Tharaud, Limousins déracinés, n'ont pas oublié leur terre natale. Les grands écrivains de *La Maitrise* se servent ont trouvé en Charles Silvestre un disciple original et truculent. Après s'être révélé grand poète, en prose, dans *La Lumière du Cloître*, il est devenu le vigoureux annaliste d'une petite bourgeoisie rurale aux mœurs ignorées. *La Prairie* et *la Flamme* et *Monsieur Terrel*, ses chefs d'œuvre, témoignent de ses rares dons.

Jean Nesmy, le puissant poète de la forêt, est aussi un romancier de grand talent qui s'est attaché avec ferveur à la vie des humbles. Alfred Lavauzelle a hérité de la verve des vieux conteurs gaulois. Maurice Cluzelaud, Georges Gaudy, Pierre Pommaré, G.E. Clancier, Robert Margerit, Roger Magadoux, Gabriel Chardelas, Jean Blanzat, P. Laver-gue, Charles Gay-Bellile, J.M.A. Paroutaud, Henri Lelong — pour nous en tenir à quelques noms — ont consacré toutes les ressources de leur art à notre belle province.

Les arts plastiques, qui ont si puissamment contribué à son renom, ont trouvé des représentants dignes de son passé dans la personne des maîtres émailleurs Paul Bonnaud et Léon Jouhaud, des peintres Alluaud, Magadoux, Charles Blanc, Jean-Louis Pagueaud, Albert Moreau, Issanchou, et du maître-verrier Chigot. Parmi les disparus, Paul Thomas, Bichet, Arridas, Edmond Jacquemont, ont laissé un souvenir durable, car il est fondé sur des œuvres qui ne périront point.

Ce qui caractérise la maîtrise de (1) Il nous est agréable de signaler ici l'effort entrepris par M. Jean Lagueny, éditeur de musique, en faveur de notre folklore.

tous, écrivains et artistes, c'est un souci constant de serrer de près le réel. Mais la poésie n'y perd jamais ses droits, qu'il s'agisse d'un rél- quaire ou des strophes qu'Edouard Michaud a consacrées à sa ville et à sa province, ou des notations subtiles de René-Albert Fleury, un Limousin d'adoption (1).

Le Limousin, pays de mesure d'un romantisme mélancolique qui n'écrase point la créature, est pourvu d'un charme enveloppant et discret. Nulle part le grand message des saisons ne se fait plus tendrement impérieux ni plus efficace que sous son ciel vaporeux et doux. Cadre privilégié pour des œuvres où la violence contenue des passions est en harmonie avec un paysage qui s'épandait à hauteur d'homme. Nos écrivains et nos artistes sont profondément attachés à ce sol à la fois poétique et rude, qui a formé les hommes à son image. Leurs travaux, tout pénétrés de réalisme chrétien, prouvent que l'esprit peut donner sa fleur sur une terre tourmentée et féconde qui a engendré une race persévérante et fière, laborieuse, ayant le goût de la difficulté et le culte des fortes vertus.

Nous discernons, dans leurs œuvres, une curieuse survivance de l'esprit du moyen-âge qui a couvert nos villes et nos campagnes de sanctuaires sévères et trapus, mais nobles de lignes. Les assises en sont fermes et les murs épais. La pierre, burinée avec patience, y revêt mille formes. Le grotesque y couloie le tragique, comme dans les sculptures de nos admirables cathédrales. Et, souvent, la beauté y rayonne et la pureté y resplendit.

Limoges, dont l'activité industrielle elle-même s'oriente si souvent sur le plan de l'art, est bien une capitale provinciale. Outre les raisons primordiales, d'ordre géographique et économique, qui justifient pleinement son élévation à ce rang, elle porte en puissance le rayonnement spirituel qui, demain, lui confèrera un rôle essentiel dans l'œuvre de reconstruction nationale.

Raymond d'ETIVEAUD.

(1) Une revue littéraire mensuelle, *La Vie Limousine*, et une société de conférences, « L'Ecole de Limoges », sous l'impulsion de MM. Poux, Duris, Pierre Pommaré, Jean Lagueny, Gadon, M. Meynier, etc., ont, naguère, rendu les plus grands services à la cause de l'art. De même, le mouvement musical, à Limoges, est inséparable de l'effort de M. Léon Roby.

Comment par étape, la jeunesse limousine a pris conscience d'elle-même



La jeunesse limousine a pris conscience d'elle-même (L. I. 2094)

Le problème de la Jeunesse a été résolu. Plus de 3.500 jeunes gens ont trouvé du travail et des activités grâce à la délégation régionale et au Commissariat Régional au Travail des Jeunes. Il y eut la période des chantiers où pas une semaine ne passait sans qu'il soit fondé un centre de travail en Haute-Vienne, Corrèze, Creuse, Indre, Charente, Vienne, Lot-et-Cher, etc. C'était le reboisement, la carbonisation, des travaux de voirie, ou de grande culture, ou des emplois pour le compte du Secours National.

Les organes d'exécution furent aussi les Compagnons de France, les Scouts et les Jacties. Ce stade est dépassé. La tâche principale actuelle est l'apprentissage guidé par le Commissariat au chômage des Jeunes que dirige M. P. Vandermarec, dont l'adjoint, M. Laurière, fut l'initiateur de l'organisation.

Le centre de Jeunes Travailleurs de Beaublanc, à Limoges, est pour ainsi dire un exemple unique avec la formation Jeunesse et la formation professionnelle dans quatre branches de métier, bois, fer, cuir, porcelaine. Le fonctionnement direct dépend de l'Association Limousine pour la formation des jeunes travailleurs qui organise, peu à peu, des cours spéciaux ainsi que l'apprentissage dans les industries importantes avec la collaboration de patrons et d'ouvriers de chaque corps de métier en Haute-Vienne.

Les associations ayant qualité de personnes morales sont des organes décentralisateurs dont l'action est coordonnée sur le terrain régional par le Commissariat au Travail des Jeunes.

Mais cet effort est relativement peu connu. Le public se souvient plutôt des

manifestations pour en faire la critique ou l'éloge. C'est par le côté extérieur qu'il est atteint. Or ces manifestations de Jeunes ne sont pas un but, mais un résultat témoignant de la portée en surface, sinon aussi en profondeur, de la formation des jeunes. Quelques étapes sont assez curieuses à noter avec notre recul d'une année. Première vision : trente personnes dans un café écoutent le délégué à la Jeunesse exposer selon quels principes il va coordonner l'activité des groupements s'adressant à des jeunes, garçons et filles. Deuxième vision : le Préfet de la Haute-Vienne donne un départ : un matin d'hiver, quatre cent jeunes vont ramasser des vieux vêtements pour le compte du Secours National. Ils en ont d'ailleurs récupérés des tonnes, les scouts, étudiants, compagnons !

Ensuite, période des voyages Lamirand. En fin janvier 41, le chef de la Jeunesse rassemble à Limoges quatre mille jeunes à qui il expose ce qu'on attend d'eux.

Revenu en Limousin en mars, traversant dans son parcours la Corrèze, une

partie de la Haute-Vienne et de la Charente, Georges Lamirand entraîne l'adhésion de la Jeunesse Rurale dans une série de manifestations auxquelles participe la population, pour la première fois « remuée » par un geste de jeunesse.

Autre vision : le 11 mai, jour de la Fête de Jeanne d'Arc, seize à dix-huit mille enfants, jeunes gens et jeunes filles défilent devant la statue de l'héroïne au Champ de Juillet de Limoges. Aucune contrainte n'aurait pu obtenir leur présence.

Et lorsqu'advint le voyage du Maréchal Fétain en Haute-Vienne, en juin 41, l'une des plus belles manifestations de ces journées fut l'apothéose de la Jeunesse Limousine, où 25.000 jeunes accablèrent au Champ de Foire le Chef de l'Etat, lui disant en une impressionnante chorale, leur foi et leur admiration.

D'une étape à l'autre, il faudrait dire le travail quotidien, parler des Maisons de Jeunes, centre d'attraction dans chaque village, régionalisme revivifié parce que non artificiel. Il faudrait expliquer l'Ecole de Cadres du Châtelard près Saint-Junien, où des sessions dynamiques, avec des éléments au début disparates, forment des chefs qui front doré le ton dans tous les ordres d'activité de la Jeunesse.

Mais ce faisant, l'on ne ferait tel encore le public que dépendre par l'extérieur. Ce qui compte, c'est la formation physique et morale de la jeunesse : sport, robustesse, dévouement au pays, développement de la personnalité, des dons techniques et artistiques : voilà l'essentiel, la nécessité dont il faut être convaincu.

Chaque jour une série d'actions de détail contribue à cette formation. Le dernier en date des projets est le Conseil départemental fédérant les activités des groupements agréés dont la diversité nécessaire correspond au tempérament français.

Ainsi, d'un cénacle de trente personnes à un rassemblement de 25.000 jeunes gens et jeunes filles, avons-nous cherché au fil de récents souvenirs, à donner quelque idée du chemin déjà parcouru dans une des plus vastes circonscriptions de Jeunesse de la zone libre.

Albert GUILLEMET.

PIANOS - MUSIQUE - INSTRUMENTS - PHONOS - DISQUES - T.S.F.

LA MAISON DE LA MUSIQUE

JEAN LAGUENY - Ancienne Maison F. LAGUENY

Fondée en 1873

FACTEUR DE PIANOS — Agent général de PLEYEL, BORD, etc., etc...

Éditeur des Vieux Airs et Chants du Pays Limousin

Catalogue gratuit et franco

Fournisseur du Conservatoire, de l'Armée et des Maisons d'Éducation

14, Boulevard Carnot, 14 - LIMOGES - Téléphone : 42-52

qui ne risque rien
n'a rien
tentez donc
votre chance
à la
**LOTÉRIE
NATIONALE**

LA VIE TOURISTIQUE

Tourisme Alimentaire

généralisé. Or, à présent, la situation éco-

nomique a tout changé. Les mots d'ordre du touriste jusqu'en 1940, étaient : connaître, admirer. Depuis ils ont été remplacés par évaluer, manger ! Les préoccupations alimentaires dominent tout à présent, même la vie touristique.

Aussi ne soyons pas surpris, dans le compartiment du chemin de fer qui nous emporte, d'entendre nos voisins échanger à la portière des propos quelque peu modifiés, tels que : « Quelles belles tomates » au lieu de « Quel beau tapis de bruyères » ; — « Oh ! que de pommes de terre ! » au lieu de « Quelle merveille, cette masse de genêts d'or » ; « Quelle belle plaine de blé » au lieu de « Quelle montagne splendide » ou « Quel vallonné délicieux ».

Nous en revenons à Virgile *L'été Segestes*. C'est la raison, la triste et nécessaire raison, grâce à laquelle nous pourrions connaître à nouveau plus tard les douceurs du caprice et les charmes de la saine folie se déplaçant en liberté.

LES SPECTACLES

A NICE

Le CASINO MUNICIPAL, avions-nous dit, nous réservait des surprises. La première de celles-ci nous est offerte sur un plateau — celui du théâtre du Hall — depuis vendredi dernier, sous la forme de la revue « Paris en Ballade », présentée par les tournées Marcel Bacon, et que les auteurs, Raymond Souplex et Jean Granier ont estampillée de leur marque de fabrique : esprit, fantaisie et sentiment.

Au cours des deux actes qui se divisent en quatorze tableaux, le chant, la danse, les sketches comiques, les jeux d'adresse et les jeux d'esprit succèdent. C'est une vaste composition scénique, une mosaïque de divertissements que met en valeur des artistes dont l'affiche ne fait que souligner les mérites réels par des qualificatifs qui n'ont rien de forcé, car la loyauté nous oblige à en ajouter d'autres : d'abord, la grande vedette de la radio, du disque et de la scène, Guy Berry, qui domine l'ensemble ; à ses côtés, le grand, l'inimitable comique de la scène et de l'écran : Orbal. Viennent ensuite en gerbe l'émerveillante chanteuse Régine Roche ; l'extraordinaire créatrice des claquettes sur pointes, la danseuse Jacqueline Figus, le merveilleux jongleur éclair Paul Berny, le bon fantaisiste Ch. Debert, l'exquise comédienne Ginette Catriens, le curieux Emile Jéf, sans compter la toute ravissante comédienne Liliane Dufy, les belles ballerines que sont les sœurs Karene, enfin l'extraordinaire orchestre Ray Miller et son parfait ensemble rythmique.

J'ai dit enfin : c'est une erreur dont je m'excuse, car il y a aussi les décors nouveaux de Sari et la mise en scène agréable qui nous font un devoir de signaler certains tableaux dont la valeur scénique vaut la présentation : « la répétition impromptue », digne de Courteline ; — « Madame et son boucher », d'une saignante actualité ; — « Un coup de téléphone » dont je vous laisse la surprise ; — « Aspiration naturelle », qui est peut-être la vôtre ; — « Paris la Nuit », évocation lointaine, et, pour terminer comme il se doit, un grand final lumineux : « Dans la boîte de nuit ».

En résumé, un spectacle qu'il faut voir, et que l'on n'oubliera pas.

Le PALAIS DE LA MEDITERRANEE, encore tout vibrant des acclamations méritées qui ont accueilli l'inoubliable « Mireille », effaçant toutes les précédentes réalisations de l'œuvre qu'il nous a présentées, tant au point de vue de l'interprétation que de la mise en scène, des décors, des éclairages et des moindres détails, revient aux nobles et calmes manifestations classiques, en nous donnant « L'Avare » avec Delaire et Callamand, ainsi que « La Nuit d'Octobre » avec Samson Fainilber et Ghislaine.

Ce spectacle savamment composé réunit deux parties de programme différents précédemment données et que doivent se hâter d'applaudir ceux qui n'ont pas eu la faveur d'y assister.

Au CASINO DE LA JETEE, c'est une création à Nice qui nous est offerte avec « Rose de France », qui obtint un vif succès au théâtre du Châtelet à Paris.

Opérette pimpante ayant quatorze tableaux (c'est le chiffre d'actualité à Nice) « Rose de France » mérite son nom : c'est un épanouissement de jolies femmes dans un parfum de musique et des décors spéciaux, et les costumes officiels de la création. La mise en scène est aussi originale qu'importante, et parmi les tableaux il en est qui marqueront dans le souvenir de chacun, tels que « Les jardins de Versailles » avec le grand

APRÈS L'ATTENTAT contre notre confrère JEAN DEBIA

Samedi dernier les jardins du Casino de Monte-Carlo ont été le théâtre d'un odieux attentat. Notre excellent confrère Jean Debia a essuyé deux coups de revolver.

Par chance, et quelle chance !... une seule balle l'atteignit et les agresseurs manquèrent leur but, puisque notre ami Debia, bien qu'il ait été sérieusement touché, est encore vivant.

En moins de trois semaines, c'est le second attentat dont notre confrère est victime.

On a commencé par faire irruption dans l'appartement qu'il occupe à l'hôtel, on l'a bâillonné, ligoté, maltraité ; puis on a fouillé ses papiers et un document important lui a été dérobé.

Et maintenant le revolver a parlé ! Il s'agit donc de rechercher quel cerveau criminel a braqué ces armes et dirigé ces mains de sicaires.

Notre confrère s'est-il attaqué à une organisation puissante dont le meurtre est l'argument suprême ? Ses articles ont-ils mécontenté quelqu'un d'irascible qui se sentait particulièrement vulnérable ?

C'est ce que l'instruction ouverte ne manquera pas de nous apprendre car il est impossible que la lumière ne soit pas faite sur cette ténébreuse affaire.

Louis PAX.

PAGANINI

(Suite de la première page)

le baron de Rothschild, le plus célèbre banquier de son époque ? Quant à sa foi, Paganini n'était pas moins croyant que ses compatriotes, mais son caractère orgueilleux et indépendant le poussa à se quereller continuellement avec les curés. C'est à la suite de ces querelles, qu'après sa mort, l'Eglise refusa l'autorisation d'enterrer religieusement son corps, qui dut rester trois ans sur une dalle à Villefranche, avant que le Pape lui-même n'ait enfin donné la permission de l'inhumer.

« Il est également faux — conclut M. Spilaletti — que Paganini aurait été si avare. Il secourait, plus d'une fois, ceux qui s'adressaient à lui, mais seulement lorsqu'il les jugeait dignes de son aide. J'en sais quelque chose puisqu'un jour, ce fut lui qui prêta une somme assez importante à mon père, lui permettant de fonder un foyer et d'acheter une auberge.

« Je vous aide volontiers, parce que vous êtes un homme raisonnable — dit-il à mon père — et reconnaissez que vous n'avez pas assez de talent pour gagner votre vie comme violoniste. Vous avez parfaitement raison de choisir un métier réaliste. Croyez-moi, un bon aubergiste vaut cent fois plus qu'un mauvais violoniste.

L. C.

Restaurant V. GARAC

2, Bd Carnot - NICE - 2, Bd Carnot
Téléphone 967-36
Vraie cuisine niçoise
Bouillabaisse, Poissons du jour
Langoustes à l'Américaine
Véranda vitrée avec vue sur le Port

Monte-Carlo

THÉÂTRE
5 et 12 OCTOBRE
CONCERTS

dirigés

par

PAUL PARAY

N'accusez pas votre enfant...
d'être nonchalant ou paresseux dans ses études... Sa vue en est peut-être seule la cause...

L'OPTICIEN MORET-BAILLY

Diplômé de l'Ecole Nationale d'Optique
vous renseignera et conseillera
GRACIEUSEMENT sur son cas
79, rue d'Antibes - CANNES

Le Tailleur spécialiste

FLORELL TAILOR

TAILLEUR HOMMES

ET

DAMES

47 bis, Rue d'Antibes - CANNES

Téléph. 903-05

ECHOS

« Quadrille sur la Tour »

Notre collaborateur et ami Georges-Emmanuel Clancier publiera très prochainement « Quadrille sur la Tour » (dont il sera tiré en plus de l'édition ordinaire, 25 exemplaires sur Hollande, en souscription à 50 fr. aux Editions Edmond Cha, 2bis, rue Charras, à Alger).

Dans « Quadrille sur la Tour », le réel, toujours se prolonge en un rêve plus vrai que lui-même. Est-ce assez dire qu'il s'agit d'une enfance et de sa féerie ? Mais qu'on ne songe pas à une éditée du Grand Meaulnes ; ce roman éclaire avec trop de poésie et d'authenticité la saison d'un enfant et ses miracles pour qu'il n'ait pas son monde à lui. Il suffit de talent pour qu'une œuvre échappe aux formes et aux routines de genre littéraire qui menace. C'est ici le cas, et les lecteurs de Georges-Emmanuel Clancier oublieront qu'il existe d'autres romans d'enfance pour se souvenir qu'il en existe d'abord deux — le sien et celui d'Alain Fournier.

« L'Aube sur les Ruines »

Tel est le titre du nouveau livre de M. Albert Pestour, l'auteur des « Poèmes

Civiques » dont un illustre académicien a dit qu'ils devraient être « le bréviaire de tout patriote conscient ».

Cet ouvrage qui sera très prochainement suivi d'un autre, en vente chez l'auteur à Chante-Merle par Coulounieix (Dordogne) au prix de 100 fr., 50 fr., 30 fr. ou 20 fr. suivant les papiers complètes une œuvre poétique d'une qualité exceptionnelle tant par la forme que par les sentiments dont elle s'inspire. Il faut lire et faire lire « L'Aube sur les Ruines ».

La presse régionale et les travaux d'érudits

Un de nos confrères lyonnais, M. Louis de Jarne estime que les écrits des historiens locaux devraient être centralisés à la capitale de la Province. « Nous voici donc, écrit-il, au premier échelon du grand travail qui nous paraît nécessaire dans toute la France : le rassemblement de toutes les études érudites ou non érudites qui ont été écrites sur l'histoire locale ».

M. Albéric Cahuet qui le cite abondamment dans l'illustration, approuve et dit : « Je sais des érudits régionaux qui ont consacré toute leur vie à des travaux considérables, infiniment précieux, sur le passé de leur ville et de leur province. Les richesses documentaires de ces manuscrits risquent de ne jamais être connues du public, le prix de publications de cette importance, dont rarement les souscriptions font totalement les frais, ne pouvant plus être supportées par les auteurs ».

C'est parfaitement exact, mais il nous semble qu'à cet égard la presse périodique régionale pourrait jouer un rôle utile de sélection et attirer l'attention des académies et des sociétés littéraires et historiques sur la publication d'extraits et la critique des meilleurs parmi les divers manuscrits qui lui seraient communiqués.

L'OPINION

Direction et Administration
35, rue d'Antibes - CANNES
Téléphone : 912-75

Abonnement simple 50 fr.
» participant ... 100 fr.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'un mandat de deux francs.

Etab^l A. MARCENAC

1, rue de Suffren - CANNES
Tél. 928-32

Matériel Electrique en Gros
Agence et Dépôt de Lampes
Gramme, procédés Philips
Acieries et Forges de Jeumont
(câbles, fils, tubes)

MATERIEL EN GROS
Lampes Philips - Martinot - Calor
Wonder, etc...

SALLE EXPOSITION, LUSTRIERIE
VENTE EXCLUSIVE AUX ELECTRICIENS

IMPERIAL HOUSE

R. SABA
56, Rue d'Antibes - CANNES
Téléphone 913-38

CHAPELLERIE - TAILLEUR
CHEMISERIE

AGENCE IMMOBILIÈRE

Transactions - Ventes
Locations - Gérances
Prêts Hypothécaires

Agence DAUX

CH. LORENZI
Successeur
4, RUE DE PROVENCE, 4
CANNES - Téléph. : 921-17

IMPRIMERIE

ÆGITNA

27, Rue CHATEAUDUN
CANNES - Tél. 935.59

Annonces Légales et Judiciaires

ETUDE DE M^e Félix GAZAGNAIRE
Notaire
CANNES

Société à Responsabilité Limitée

JEAN GARELLI & Cie
Brasserie de Lutterbach

Aux termes d'un acte reçu par M^e Félix GAZAGNAIRE, Notaire à Cannes, le 24 Septembre 1941, enregistré à Cannes (A.C.) le 26 Septembre 1941, Vol. 286 bis, F^o 60, C 441,

Madame Antonie Marie Felicie GIORSETTI, commerçante en couture, demeurant à Cannes, 52, Avenue Maréchal Gallieni,

Et Monsieur Jean Marie GARELLI, sans profession, demeurant à Cannes, 52, Avenue Maréchal Gallieni,

Ont formé entre eux une société à responsabilité limitée, régie par les lois et décrets en vigueur et les statuts.

Cette société a pour objet :

L'exploitation industrielle et commerciale d'un fonds de commerce de bières, limonades, siphons, sodas, eaux minérales et autres, exploité à Cannes, 17, rue Louis-Blanc, et rue de la Goutte de Lait, et s'il y a lieu, dans toutes annexes et succursales que les associés aviseront.

Le capital social fixé à Cent dix mille francs, a été divisé en 110 parts de 1.000 frs chacune, dont 50 parts ont été attribuées à M. GARELLI et 60 à Mme GIORSETTI-GARELLI.

Les associés ont reconnu que lesdites parts avaient été réparties entre eux, dans les proportions ci-dessus et entièrement libérées.

La société est administrée par Monsieur Jean GARELLI comme gérant.

Le gérant aura les pouvoirs les plus étendus pour agir seul au nom de la société dans toutes circonstances et pour faire et autoriser toutes actes et opérations relatives à son objet, sans exception ni réserve.

Il pourra déléguer partie des pouvoirs qu'il jugera convenable à un ou plusieurs directeurs, associés ou non, et passer avec ces directeurs des traités déterminant l'étendue de leurs attributions.

Un fonds de commerce de bières, limonades, siphons, sodas, eaux minérales et autres, exploité à Cannes, 17, rue Louis-Blanc, et rue de la Goutte de Lait, et s'il y a lieu, dans toutes annexes et succursales que les associés aviseront.

Le capital social fixé à Cent dix mille francs, a été divisé en 110 parts de 1.000 frs chacune, dont 50 parts ont été attribuées à M. GARELLI et 60 à Mme GIORSETTI-GARELLI.

Les associés ont reconnu que lesdites parts avaient été réparties entre eux, dans les proportions ci-dessus et entièrement libérées.

La société est administrée par Monsieur Jean GARELLI comme gérant.

Le gérant aura les pouvoirs les plus étendus pour agir seul au nom de la société dans toutes circonstances et pour faire et autoriser toutes actes et opérations relatives à son objet, sans exception ni réserve.

Il pourra déléguer partie des pouvoirs qu'il jugera convenable à un ou plusieurs directeurs, associés ou non, et passer avec ces directeurs des traités déterminant l'étendue de leurs attributions.

tributions et pouvoirs, la durée de leurs fonctions et l'importance de leurs avantages, soit fixes soit proportionnels, à porter au compte des frais généraux. Il pourra aussi, sous sa responsabilité, constituer des mandataires pour un ou plusieurs objets déterminés.

Décès : La société ne sera pas dissoute par le décès d'un des associés ou même du gérant. Elle continuera entre les associés survivants et les héritiers de l'associé décédé.

Deux expéditions de cet acte ont été déposées au Greffe du Tribunal de Commerce le 2 octobre 1941.

Le délai de quinzaine réservé par l'article 7 de la loi du 17 mars 1909 pour faire les déclarations de créance au Greffe du Tribunal de Commerce de Cannes, commence à courir à compter de ce jour.

Pour extrait conforme.

Félix GAZAGNAIRE.

ETUDE

de

M^e Prosper BERNARD

Huissier à Cannes

AVIS UNIQUE

Suivant acte s.s.p. en date à Cannes du 1er Octobre 1941, F^o 78, N^o 1,

Mme Vve GOBINO, demeurant à Cannes-La Bocca,

a donné en location pour une durée d'une année à Madame T. REBUFFATI, épouse de M. GAY, demeurant à Cannes,

le bar sis à Cannes-La Bocca, avenue de St Cassien,

BAR MARSEILLAIS

Pour avis unique.

BERNARD.

BIFFI

RESTAURANT
des gens chics

1, Avenue Georges-Clemenceau, 1
Angle Avenue de la Victoire - NICE

Téléphone : 846-81

Eliane de SAINT-PONS.

Palais de la Méditerranée

Direction artistique : Marcel SABLON
Comédies - Ballets - Concerts

Tous les jours, sur la Terrasse :
GRANDS CONCERTS SYMPHONIQUES
(50 solistes)
TOUS LES JEUX

ABONNEZ-VOUS !
FAITES DES ABONNÉS !

miami-tailor

TAILLEUR - CHEMISIER

84, Rue d'Antibes - CANNES - Téléphone : 916-08
MEME MAISON, MEMES PRIX

tailleur riche

17, Avenue de la Victoire - NICE